



**Acta fabula**  
**Revue des parutions**  
vol. 27, n° 3, Mars 2026  
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.20634>

---

## Le concept de « *Weltliteratur* » dans l'expressionnisme allemand

German literary Expressionism's reception of Goethe's  
"Weltliteratur" concept »

**Mario Zanucchi et Hannah Rindzunski**



Mario Zanucchi, *Expressionismus im internationalen Kontext. Studien zur Europa-Reflexion, Übersetzungskultur und Intertextualität der literarischen Avantgarde*, Berlin : De Gruyter, coll. « Spectrum Literaturwissenschaft », 2023, 598 p., EAN 9783111010021.

---



### Pour citer cet article

Mario Zanucchi et Hannah Rindzunski, « Le concept de  
« *Weltliteratur* » dans l'expressionnisme allemand », Acta fabula,  
vol. 27, n° 3, Faire entendre sa voix : du collectif à l'intime, Mars  
2026, URL : <https://www.fabula.org/revue/document20634.php>,  
article mis en ligne le 01 Mars 2026, consulté le 20 Avril 2026, DOI  
: 10.58282/acta.20634

---

Mario Zanucchi et Hannah Rindzunski, « Le concept de « *Weltliteratur* » dans l'expressionnisme allemand »

Résumé - Ce chapitre illustre la réception ambivalente, et jusqu'alors peu étudiée par la critique, du concept goethéen de « *Weltliteratur* » par l'expressionnisme allemand. À partir de l'étude de sources primaires (les « numéros spéciaux », parus entre 1915 et 1916, de la revue *Die Aktion* ; les anthologies *Welt-literatur* de Wilhelm Herzog et *Geschichte der Weltliteratur in einer Stunde* de Klabund), il montre comment ce concept a pu, avant et après la Première Guerre mondiale, être mis au service du projet politique des avant-gardes, entre pacifisme, bellicisme et critique de la modernité. En tant qu'il vise à formuler un idéal, celui de la mise en réseau des littératures nationales contemporaines, le concept de « *Weltliteratur* » permet de substituer à un contexte géopolitique profondément conflictuel l'image d'un dialogue harmonieux — mais largement fictif — entre écrivains. Cette opération idéologique a pour effet à la fois d'occulter les spécificités culturelles et esthétiques des littératures convoquées et de masquer, de manière imparfaite, la persistance de discours nationalistes sous le couvert d'un internationalisme revendiqué. Malgré la volonté d'ouverture fraternelle à autrui, c'est finalement le regard germano-centré des expressionnistes qui prédomine, illustrant la préoccupation inquiète des avant-gardes pour l'avenir d'une Allemagne défaite et humiliée.

Mots-clés - avant-gardes littéraires, expressionnisme allemand, Goethe, orientalisme, Première Guerre mondiale, traduction

Mario Zanucchi et Hannah Rindzunski, « German literary Expressionism's reception of Goethe's "*Weltliteratur*" concept » »

Summary - This chapter explores the ambivalent, little-known reception of Goethe's concept of « *Weltliteratur* » by German Expressionism. Focusing on primary sources (*Die Aktion's* « *Sondernummer* », published between 1915 and 1916, anthologies including Wilhelm Herzog's *Welt-literatur* and Klabund's *Geschichte der Weltliteratur in einer Stunde*), it demonstrates how the concept was interpreted and employed for the avant-gardes's political purpose, ranging between pacifist, bellicist and critical tendencies. As it describes an ideal formerly embodied by the network of contemporary national literatures, the concept substitutes an harmonious and fictitious dialogue between women et men of letters for a troubled geopolitical order. This not only dissimulates the cultural and aesthetical specifics of the literatures concerned but also hides some nationalist discourses. Despite their will to build fraternal ties with other peoples, Expressionnists finally adopt a German-centric perspective, revealing the anxious concern for their country's future following the defeat and humiliation of the Treaty of Versailles.

Keywords - German expressionism, Goethe, literary avant-gardes, orientalism, translation, World War I

# Le concept de « *Weltliteratur* » dans l'expressionnisme allemand

German literary Expressionism's reception of Goethe's  
"Weltliteratur" concept »

**Mario Zanucchi et Hannah Rindzunski**

---

*Lire en VO*

La conscience supranationale de l'expressionnisme est empreinte des théories [...] de Goethe<sup>1</sup> : son concept de « littérature mondiale<sup>2</sup> » [« *Weltliteratur*<sup>3</sup> »] a connu au sein de l'expressionnisme une réception restée jusqu'à aujourd'hui inaperçue<sup>4</sup>, et que nous décrirons par la suite.

---

<sup>1</sup> Les analyses suivantes s'appuient sur mon article : « Konzepte der "Weltliteratur" in deutschen Expressionismus », *Comparatio*, no 13, 2021, p. 23-40.

<sup>2</sup> Sur le concept de Goethe, voir Dieter Lamping, *Die Idee der Weltliteratur: ein Konzept Goethes und seine Karriere*, Stuttgart : Kröner, 2010, ainsi que Hendrik Birus, *Goethes Idee der Weltliteratur. Eine historische Vergegenwärtigung*, dans Manfred Schmelting (dir.), *Weltliteratur heute. Konzepte und Perspektiven*, Würzburg : Königshausen und Neumann, 1995, p. 5-28. Voir aussi Manfred Koch, *Weimaraner Weltbewohner. Zur Genese von Goethes Begriff « Weltliteratur »*, Tübingen : Niemeyer, 2002.

<sup>3</sup> N.d.T : La notion goethéenne de « littérature mondiale » [« *Weltliteratur* »] est à l'origine de nombreux débats portant sur la nature transnationale du fait littéraire. Ces débats furent renouvelés à la fin des années 1990 par les travaux de Pascale Casanova (*La République mondiale des lettres*, Paris : Seuil, 1999) ainsi que par l'émergence de la notion de « world literature », formulée initialement par Franco Moretti (« Conjectures on World Literature », *New Left Review*, no 1, 2000, p. 50-68). La traduction française de la « *Weltliteratur* » n'est pas non plus arrêtée, entre « littérature mondiale », « littérature du monde », « littérature universelle », ou encore « littérature monde », qui ont pu être proposées selon les époques et les objectifs théoriques visés. Aujourd'hui, le terme de « littérature mondiale » semble s'être imposé, selon la voie indiquée par des essais de référence, comme l'ouvrage collectif dirigé par Christophe Pradeau et Tiphaine Samoyault, *Où est la littérature mondiale ?* (Presses Universitaires de Vincennes, 2005). Les parutions récentes, entre autres, des ouvrages de Gisèle Sapiro (*Qu'est-ce qu'un auteur mondial ?*, Paris : EHESS, Gallimard, Seuil, 2024) et de Jean-Pierre Moura (*La Totalité littéraire. Théorie et enjeux de la littérature mondiale*, Paris : PUF, 2023), ou encore la traduction de l'essai fondateur de David Damrosch, *What is World Literature ?* (2003), sous le titre *Qu'est-ce que la littérature mondiale ?* (traduit par Julien Jeusette et Sébastien Thiltges, PUR, 2023), illustrent l'institutionnalisation d'un tel syntagme. Nous traduirons donc le terme allemand de « *Weltliteratur* » par « littérature mondiale », conformément à l'usage institutionnel actuel. Nous conserverons par ailleurs les choix typographiques de l'auteur, qui signale par l'usage de guillemets les références faites à la notion théorisée par Goethe dans ses écrits, afin de les distinguer des évocations de l'espace mondial de la littérature, tel qu'il est pensé par les écrivains expressionnistes.

<sup>4</sup> L'enquête de Goßens (Peter Goßens, *Weltliteratur. Modelle transnationaler Literaturwahrnehmung im 19. Jahrhundert*, Stuttgart, Weimar : Metzler, 2011) retrace l'histoire de ce concept jusqu'au xxe siècle mais laisse de côté l'expressionnisme.

# « Littérature mondiale » et « poésie mondiale »

La notion de littérature mondiale est définie par l'expressionnisme de deux manières différentes, qui s'inscrivent directement dans le prolongement de la pensée de Goethe. L'expressionnisme confère tout d'abord à cette notion une signification rétrospective, proche de ce que Goethe décrit par ailleurs sous le terme de « poésie mondiale » [N.d.T : « *Weltpoesie* »]<sup>5</sup>, et dont le fondement réside en sa propre conception de la littérature. Pour Goethe, la littérature constitue une « richesse anthropologique universelle<sup>6</sup> », « patrimoine commun de l'humanité<sup>7</sup> ». Dans cette perspective, la « littérature mondiale » prend la forme d'un canon littéraire international et polyphonique : elle se définit comme la somme des littératures nationales individuelles, intégrant l'ensemble — fondamentalement hétérogène — des productions littéraires issues de tous les peuples et de toutes les époques.

Dans un autre sens, plus proche de sa signification originale, la « littérature mondiale » est au contraire définie par l'expressionnisme de façon prospective : elle désigne alors une production littéraire transnationale, encore inachevée et appelée à naître de l'échange international entre écrivains contemporains. Goethe recourt en effet à cette catégorie pour penser une production littéraire conçue dans un esprit non plus national mais supranational, en adéquation avec la mise en relation croissante des cultures rendue possible par le progrès technique. C'est dans ce même sens prospectif qu'il utilise cette notion lors d'une conversation avec Eckermann, le 31 janvier 1827 : « le mot de littérature nationale ne signifie pas grand-chose aujourd'hui ; nous allons vers une époque de littérature universelle, et chacun doit s'employer à hâter l'avènement de cette époque<sup>8</sup> ». Cependant, Goethe distingue parfois explicitement l'idée de littérature mondiale, qu'il élabore à partir de sa lecture du journal *Le Globe*<sup>9</sup>, de la poésie mondiale<sup>10</sup>. Contrairement à cette

---

<sup>5</sup> Ce concept apparaît dans le premier numéro du sixième volume de *Ueber Kunst und Alterthum* [N.d.T : la revue dirigée et éditée par Goethe de 1816 à 1832] : « Il est bien remarquable qu'un peuple à moitié sauvage se place à côté du peuple le plus civilisé, dans ce genre de poésie lyrique légère ; ce fait nous prouve encore une fois qu'il y a une poésie universelle répandue partout et qui naît et se déploie différemment suivant les circonstances ; elle n'a nullement besoin que les idées ou les formes lui soient transmises par une tradition ; partout où le soleil brille, son apparition et son développement sont certains. » [N.d.T : pour la traduction, voir J.W. Goethe, « Chants serbes », dans Johann Peter Eckermann, *Conversations de Goethe, pendant les dernières années de sa vie : 1822-1832*, tome II, traduction par Émile Délérot, Paris : G. Charpentier et E. Fasquelle éditeurs, sans date, p. 454].

<sup>6</sup> Manfred Koch, *Weimaraner Weltbewohner*, op. cit., p. 261, note 76. Au sujet de la « *Weltpoesie* », voir aussi Goßens, *Weltliteratur. Modelle transnationaler Literaturwahrnehmung im 19. Jahrhundert*, op. cit., p. 22.

<sup>7</sup> « Je vois de plus en plus, reprit Goethe, que la poésie est un patrimoine commun à l'humanité, et que partout et de tout temps elle apparaît chez des centaines et des centaines d'individus. » [N.d.T. : pour la traduction, voir Johann Peter Eckermann, *Conversations de Goethe avec Eckermann*, traduction de Jean Chuzeville, Paris : Gallimard, coll. « Du monde entier », 1988, p. 206].

dernière notion, la littérature mondiale désigne non un canon fondé sur la valeur nationale, mais un canon de la pertinence internationale. Goethe différencie en effet la connaissance réciproque que les littératures nationales entretiennent entre elles, et qui existe « depuis longtemps », de la littérature mondiale, qu'il conçoit comme la mise en relation des écrivains « vivants » et comme le résultat de leur action « sociale » commune. La littérature mondiale, selon Goethe, est prospective et se définit par contraste avec une poésie mondiale rétrospective : en tant qu'idéal, elle reste à accomplir. Cette notion tient ainsi compte du contexte de rapprochement croissant des nations au début du xix<sup>e</sup> siècle : elle apparaît comme la conséquence de l'institution d'un marché mondial<sup>11</sup> et d'un espace de communication désormais globalisé<sup>12</sup>, se donnant à voir comme la cristallisation littéraire de la mobilité universelle et de la mise en réseau constitutive de la modernité.

---

<sup>8</sup> [N.d.T. : pour la traduction : *ibid.*] Voir aussi l'extrait de l'article portant sur le drame historique *Le Tasse*, d'Alexandre Duval, dans le premier numéro du sixième volume de *Kunst und Alterthum* : « Les informations que je tire des journaux français n'ont pas seulement l'intention de me rappeler au souvenir des lecteurs, moi et mes travaux : je vise quelque chose de plus élevé, que je veux préciser de façon provisoire. Partout, on entend et on lit des propos sur le progrès de l'espèce humaine, sur les perspectives futures du monde et des sociétés. Peu importe la manière dont tout cela doit prendre forme, je veux de mon côté informer mes amis que je suis convaincu qu'une littérature mondiale universelle est en train de se créer, dans laquelle un rôle glorieux nous est réservé à nous, Allemands. » (J.W. Goethe, « Le Tasse », dans *FA*, I, 22, p. 353-357, ici p. 356), ainsi que la lettre de remerciement adressée à Streckfuß pour sa traduction d'*Adelchi* [N.d.T. : pièce de théâtre d'Alessandro Manzoni, publiée en 1822] : « Je suis convaincu qu'une littérature mondiale se forme, que toutes les nations y sont inclinées et c'est pourquoi elles font des pas amicaux envers les autres. L'Allemand peut et doit y œuvrer le plus possible, il aura un beau rôle à jouer dans cette grande réunion. » (Goethe à Streckfuß, 23 janvier 1827, dans *FA* II, 10 (37), p. 443-446, ici p. 443).

<sup>9</sup> N.d.T. : *il s'agit d'un journal français.*

<sup>10</sup> « Si nous avons osé proclamer l'existence d'une littérature européenne, voire d'une littérature universelle, cela ne signifiait pas que les différentes nations doivent prendre connaissance les unes des autres et de leurs productions respectives car, dans ce sens, la littérature universelle existe déjà depuis longtemps, elle se renforce et se renouvelle plus ou moins : non ! Il s'agit plutôt de concevoir que les hommes de lettres, actuels et futurs, se rencontrent et, par inclination et par esprit commun, se trouvent inspirés à agir en société. Mais cela se réalise davantage à travers les voyages que par la correspondance, car seule la présence personnelle permet de nouer des liens véritables entre individus et de les consolider. » (J.W. Goethe, « Zu den Versammlungen deutscher Naturforscher und Ärzte », *FA*, I, 25, p. 79).

<sup>11</sup> « Par l'exploitation du marché mondial, la bourgeoisie a donné une tournure cosmopolite à la production et à la consommation de tous les pays. [...] Et ce qui est vrai de la production matérielle l'est tout autant de la production intellectuelle. Les produits de l'esprit des diverses nations deviennent bien commun. L'exclusivisme et l'étroitesse nationaux deviennent de plus en plus impossibles, et de la multiplicité des littératures nationales et locales naît une littérature mondiale. » [N.d.T. : pour la traduction, voir Karl Marx, Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, traduction d'Émile Bottigelli, Paris : Flammarion, coll. « GF », 1998, p. 78].

<sup>12</sup> Comme Goethe l'écrit dans une lettre à Thomas Carlyle du 8 août 1828 : « Comme avec les postes rapides et les bateaux à vapeur, les nations se rapprochent grâce aux journaux quotidiens, hebdomadaires et mensuels : tant qu'il me sera permis de le faire, je porterai tout particulièrement mon attention sur cet échange mutuel. Usons toujours plus librement des moyens de communication ouverts ! » (Lettre à Carlyle du 8 août 1828, dans *WA*, IV, 44, p. 257).

# Littérature mondiale et poésie mondiale pendant la Grande Guerre

Dans sa revue *Die Aktion*<sup>13</sup>, Franz Pfemfert cherche à donner une actualisation implicite et pacifiste du concept de Goethe, dans le but d'établir un dialogue entre les littératures européennes contemporaines. La revue consacre ainsi sans ambiguïté des numéros à la Russie, la Grande-Bretagne, la France, la Belgique et l'Italie<sup>14</sup>, autant de nations alors en guerre contre l'Allemagne. Publiés au milieu de la Première Guerre mondiale, entre octobre 1915 et mai 1916, ces numéros prennent la forme d'anthologies de traductions d'écrivains européens contemporains. Chaque numéro s'accompagne également d'une « notice » de F. Pfemfert, destinée à fournir au lecteur des informations bibliographiques plus détaillées, ainsi que des indications sur la traduction, en vue d'un approfondissement personnel. Bien que limitée à l'Europe et dénuée de référence explicite à Goethe, l'entreprise éditoriale de F. Pfemfert s'inscrit pleinement dans l'esprit du concept de littérature mondiale, en tentant de maintenir de manière subversive le réseau européen des écrivains « vivants », alors que celui-ci a été détruit par la guerre et par la propagande.

Le numéro, daté d'octobre 1915, qui ouvre la série des « Pays », est dédié à la mémoire de Léon Tolstoï, mort cinq ans plus tôt<sup>15</sup>. Le numéro contient entre autres — dans une Allemagne soumise alors à son régime de censure le plus sévère — son essai sur « l'ouverture d'esprit », « résultat de la force morale d'un peuple<sup>16</sup> », et donne également à lire des textes d'écrivains contemporains comme Alexandre Blok (les poèmes « Le Spectre » et « Je m'éveille ») et Andreï Biély (la nouvelle « La Perspective Nevski »). Le numéro est illustré de portraits gravés de l'artiste juif polonais Marcel Słodki représentant Tolstoï, Pouchkine et Dostoïevski<sup>17</sup>.

---

<sup>13</sup> N.d.T : Franz Pfemfert est l'éditeur de cette revue.

<sup>14</sup> Il faut également mentionner le numéro de *Die Aktion* daté d'octobre 1914, dans lequel Pfemfert avait rendu hommage à Charles Péguy, tombé depuis peu, avec une nécrologie et un portrait d'Egon Schiele en couverture : « CHARLES PÉGUY, en qui nous, Allemands, révérerons la plus forte et la plus pure force morale qui se soit exprimée dans les écrits français contemporains, cet apôtre et précepteur est tombé sur le champ de bataille. Nous nous affligeons de la mort de ce grand homme, qui a dû porter les armes contre nous, comme s'il était l'un des meilleurs d'entre nous. Nous portons son héritage. Charles Péguy a vécu pour l'humanité et est mort pour l'idée grotesque que ses pires compatriotes se faisaient de l'honneur national. » (Franz Pfemfert, « Charles Péguy », *Die Aktion*, no 42-43, 24 octobre 1914, p. 823).

<sup>15</sup> « Il y a de cela cinq ans, en novembre, dans un monde qui est resté sourd et insensible à son égard, mourait Léon Tolstoï. Je dédie à sa mémoire ce numéro consacré à la Russie. » *Die Aktion*, no 43-44, 13 octobre 1915, p. 529.

<sup>16</sup> Léon Tolstoï, « Über die öffentliche Meinung », *ibid.*, p. 551-553.

<sup>17</sup> N.d.T. : pour des soucis de lisibilité, nous invitons à consulter le contenu de cette note, ainsi que les références des différents numéros de la revue *Die Aktion* évoqués dans le texte original.

Le 20 novembre 1915 paraît le numéro consacré à l'Angleterre<sup>18</sup>. Franz Pfemfert le dédie au comte Loreburn et à Lord Courtney, qui s'étaient exprimés à la Chambre des Lords contre l'entrée en guerre du Royaume-Uni. Outre des articles consacrés à des auteurs du passé, la parole est donnée à des écrivains contemporains comme William Butler Yeats, Gilbert Keith Chesterton et Rupert Chawner Brooke. Des œuvres graphiques, notamment des coloristes écossais Samuel John Peploe et John Duncan Fergusson<sup>19</sup>, ainsi que de la peintre anglaise Jessica Stewart Dismorr, représentante du vorticisme<sup>20</sup>, sont présentées.

Publié le 4 décembre 1915<sup>21</sup>, le numéro consacré à la France propose, en plus des Symbolistes (Mallarmé, Verlaine, Laforgue, Schwob), des textes d'écrivains tout à fait centraux pour l'expressionnisme, comme Francis Jammes et Paul Claudel, ainsi que ceux d'André Gide, Léon Bloy, André Suarès et Stendhal — que Franz Pfemfert qualifie d'écrivain contemporain. Ce numéro opte également pour une démarche à la croisée des arts et donne des aperçus de créations de Picasso, Henri Matisse, André Derain et Othon Friesz, ainsi que des portraits d'écrivains dus à André Rouveyre, parmi lesquels figurent Henri Bergson, Paul Claudel, Léon Bloy et André Gide.

Franz Pfemfert consacre enfin des numéros spéciaux à la Belgique et à l'Italie. Le numéro belge paraît le 5 février 1916<sup>22</sup>, environ 18 mois après l'invasion de la Belgique par l'Allemagne. Ce contexte explique sans doute la décision prise par F. Pfemfert de présenter en ouverture une gravure de Georges Minne, sous-titrée « Désolation ». L'on y retrouvait Maeterlinck, Max Elskamp, Charles de Coster, Théodore Hannon et Émile Verhaeren, poète de la grande ville et pacifiste alors exilé en Angleterre, et dont le pamphlet *La Belgique sanglante* avait déjà été publié.

Le 19 février 1916 paraît finalement le numéro italien dédié au futurisme. Le programme pacifiste qui oriente le concept de littérature mondiale, tel que l'envisage Franz Pfemfert, conduit dans ce cas précis à une manipulation explicite de la littérature futuriste. Le pathos militariste et antiautrichien qui caractérisait avant-guerre le futurisme de Marinetti ne transparaît pas dans *Die Aktion*. Au premier plan du numéro figurent Paolo Buzzi<sup>23</sup>, ainsi que les futuristes modérés et

---

<sup>18</sup> *Die Aktion*, no 47-48, 20 novembre 1915.

<sup>19</sup> N.d.T. : Ces deux peintres, ainsi que Francis Cadell (1883-1937) et Leslie Hunter (1877-1931), sont généralement désignés sous le terme de « coloristes écossais » [« *Scottish Colourists* »] : ce sont des représentants majeurs de la mouvance postimpressionniste en Écosse.

<sup>20</sup> N.d.T. : Le vorticisme est un mouvement d'avant-garde anglo-américain, créé en 1914 sous l'égide du poète et peintre Wyndham Lewis (1882-1957). Les deux numéros de la revue *Blast*, parus en 1914 et en 1915, en réunissent les manifestes ainsi que la production picturale et littéraire.

<sup>21</sup> *Die Aktion*, no 49-50, 4 décembre 1915.

<sup>22</sup> *Die Aktion*, no 5-6, 5 février 1916.

*sui generis* Aldo Palazzeschi et Corrado Govoni. Les artistes Medardo Rosso, Luigi Baldo et Ardengo Soffici sont également présentés avec leurs œuvres.

La notion de littérature mondiale a cependant également pu être mobilisée, au cours de la Première Guerre mondiale, au service d'un discours ouvertement militariste, comme l'illustre l'exemple de Wilhelm Herzog. Alors que Franz Pfemfert a actualisé l'idée de littérature mondiale dans une perspective pacifiste, sur fond de conflit mondialisé, et a fait de sa revue un espace de refuge pour un réseau international d'écrivains alors menacé, l'anthologie *Welt-literatur*<sup>24</sup>, publiée par Wilhelm Herzog sous la forme de livraisons successives, propose une vision radicalement différente de ce même concept. Si sa structure relève du canon rétrospectif de la « poésie mondiale », sa dimension internationale n'est demeurée que superficielle. Parmi les 97 œuvres publiées entre 1915 et 1917 (principalement des nouvelles ou des extraits de romans) dans la *Welt-Literatur* de W. Herzog, seulement un tiers provenait de pays européens, en particulier de France et de Russie<sup>25</sup> : les autres textes relevaient du fonds de l'histoire littéraire allemande, érigée en cheffe de file de la littérature mondiale<sup>26</sup>. La notion de littérature mondiale a ainsi également pu, durant la Première Guerre mondiale, multiplier et catalyser les ambitions hégémoniques des littératures nationales<sup>27</sup>.

[...]

## Le concept de littérature mondiale dans l'expressionnisme tardif : *Geschichte der Weltliteratur* (1922) de Klabund

Klabund, dans sa *Geschichte der Weltliteratur in einer Stunde* [*Histoire de la littérature mondiale en une heure*] (1922), a lui aussi entrepris de mettre en œuvre l'idée de littérature mondiale, en la transposant cette fois dans le champ de l'histoire

---

<sup>23</sup> Le cycle *Notturmini* de Buzzi est issu de l'anthologie milanaise *I poeti futuristi. Con un proclama di F. T. Marinetti e uno studio sul verso libero di Paolo Buzzi*, Milano : Edizioni futuristi di Poesia, 1912, p. 145-147.

<sup>24</sup> Voir Carla Müller-Feyen, *Engagierter Journalismus : Wilhelm Herzog und Das Forum (1914-1929). Zeitgeschehen und Zeitgenossen im Spiegel einer nonkonformistischen Zeitschrift*, Frankfurt am Main : Lang, 1996, p. 134-139.

<sup>25</sup> La *Welt-Literatur* n'a publié en tout que 34 œuvres étrangères. Parmi celles-ci, on trouve seulement huit écrivains français (Daudet, Balzac, Maupassant, Flaubert, Mérimée, Stendhal, Chateaubriand, Pitaval) et cinq russes (Tourguéniev, Gogol, Pouchkine, Dostoïevski et Tolstoï).

<sup>26</sup> Malgré cette nationalisation du concept de littérature mondiale, l'engagement des éditeurs Herzog et Walther C. F. Hirth pour les romans de Heinrich Mann conduisit finalement à la saisie du journal par la police et à leur inculpation « pour diffusion d'écrits obscènes » (Carla Müller-Feyen, *Engagierter Journalismus*, op. cit., p. 138).

<sup>27</sup> La tension entre cosmopolitisme et pensée hégémonique exercée au sein de la littérature mondiale a principalement été étudiée par Pascale Casanova [N.d.T : Pascale Casanova, *La République mondiale des Lettres*, op. cit.].

littéraire<sup>28</sup>. Bien que son point de vue rétrospectif fasse écho à la poésie mondiale de Goethe, le canon présenté par Klabund s'ouvre à la littérature contemporaine et crée une synthèse entre les concepts de littérature mondiale et de poésie mondiale. [...].

Klabund se réclame explicitement de Goethe : en effet, il introduit sa *Geschichte der Weltliteratur in einer Stunde* par une citation de la « conversation<sup>29</sup> » traitant de la littérature mondiale :

Mais si nous autres Allemands nous ne portons pas nos regards au-delà de notre entourage immédiat, nous ne tombons que trop facilement dans cette présomption pédantesque. Aussi j'aime à me renseigner sur les nations étrangères et je conseille à chacun d'en faire autant de son côté<sup>30</sup>.

Klabund souligne également que les Allemands ont une mission médiatrice, à l'aide d'une citation d'Hoffmannsthal les décrivant comme un « peuple du milieu et de la transmission :

« Nous sommes allemands », dit un jour Hoffmannsthal, « et il a été donné à notre langue, qui est notre destin, ce trait particulier : en elle, comme en aucune autre, les créations spirituelles des autres peuples peuvent renaître dans toute leur gloire et révéler leur nature la plus profonde : c'est pour cela que nous avons été choisis et rendus légitimes en tant que peuple du milieu et de la transmission<sup>31</sup>. »

Si la pensée de littérature mondiale reposait selon Pfemfert sur un fondement pacifiste, [...] cette notion prend chez Klabund une coloration pseudo-religieuse, qui évoque le « nouvel irrationalisme » des années 1920<sup>32</sup>. L'argumentation contre le nationalisme littéraire<sup>33</sup> ne passe alors plus par la voie du pacifisme, [...] mais devient mystique et religieuse. En tant que « preuve immuable de l'existence de Dieu<sup>34</sup> » et « construction mystique » qui surplombe les littératures nationales, la littérature mondiale représente désormais un monument de l'universalité de l'« âme », qui dépasse les différences linguistiques nationales : elle se donne ainsi comme le point de convergence de « tendances morales<sup>35</sup> » portées par les littératures individuelles. Dans le sillage de Walter Rathenau<sup>36</sup> et des

---

<sup>28</sup> Klabund, *Geschichte der Weltliteratur in einer Stunde*, Leipzig : Dürr & Weber, 1922.

<sup>29</sup> N.d.T : Il s'agit de la conversation de Goethe et d'Eckermann précédemment citée.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 3 [N.d.T. : pour la traduction française voir Johann Peter Eckermann, *Conversations de Goethe avec Eckermann*, *op. cit.*, p. 206].

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>32</sup> Voir Helmut Kiesel, « Aufklärung und neuer Irrationalismus in der Weimarer Republik », dans Jochen Schmidt (dir.), *Aufklärung und Gegenklärung in der europäischen Literatur, Philosophie und Politik von der Antike bis zur Gegenwart*, Darmstadt : Wiss. Buchges, 1989, p. 497-521.

<sup>33</sup> Klabund, *Geschichte der Weltliteratur*, *op. cit.*, p. 6.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 6.

expressionnistes<sup>37</sup>, Klabund conçoit, dans une modernité dépourvue de dieux, l'« âme » comme une vie intérieure d'origine divine : il en fait non pas une intelligence orientée vers des issues pratiques, mais un pur Être-pour-soi, dénué d'utilité<sup>38</sup>. Si l'âme est ainsi présentée comme le substitut de l'absolu dans un monde désenchanté<sup>39</sup>, la littérature mondiale en constitue la manifestation exemplaire, en tant que réservoir et fonds des « tendances morales » des littératures nationales, illustrant ainsi une universalité sans frontières.

Klabund distingue, sur cet arrière-plan, les aspects nationaux et supranationaux de chaque littérature. Si la dimension nationale des littératures est liée à leur langue, la « tendance morale » — explicitement indépendante des conditions linguistiques — incarne le potentiel transnational d'une littérature. Elle fournirait ainsi la preuve qu'il est impossible de séparer artificiellement les littératures — et les confessions religieuses — les unes des autres :

La poésie de chaque peuple est à la fois nationale et supranationale. Elle est nationale au sens où elle dépend d'une langue, c'est-à-dire ce qu'un peuple peut créer de plus particulier. Elle est supranationale car elle recueille les « tendances morales » en provenance d'autres peuples, les retient, les digère puis les transmet. Les patriotes à l'esprit borné veulent isoler les peuples les uns des autres. La véritable conséquence d'une telle fermeture serait le dépérissement et la malformation morales d'un peuple — sans compter qu'elle n'est guère possible. Nous voyons aujourd'hui tous les peuples de la terre se défendre contre le bolchevisme à l'aide des moyens les plus désespérés. Malgré les blocus géographiques et intellectuels, il a exercé une influence que l'Histoire de notre temps ne peut plus ignorer. La riche littérature allemande du Moyen âge ne peut être présentée sans que ne soit mentionnée l'influence des troubadours français (et notre littérature contemporaine sans la mention de Flaubert et de Dostoïevski), la littérature anglaise sans l'influence italienne, l'italienne sans l'effraction du sang allemand en Italie (l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen qui était aussi le premier poète en langue italienne et peut-être l'inventeur du sonnet), Goethe sans l'Antiquité. [...] La Bible elle-même ne serait rien sans les mythes d'Inde, qui trouvèrent en contournant l'Égypte leur voie jusqu'à Jérusalem. Le Christ chemine dans les pas de Krishna. Nous voulons ouvrir notre œil spirituel et l'offrir aux rayons de soleil qui irradiant de toutes les cultures<sup>40</sup>.

---

<sup>36</sup> Walther Rathenau, *Zur Mechanik des Geistes*, Berlin : Fischer, 1913. Lors de la reprise de cet essai dans les *Œuvres complètes* de Rathenau parues en 1925, le sous-titre « oder vom Reich der Seele » [« ou sur l'Empire de l'âme »] lui a été ajouté.

<sup>37</sup> Comparer avec Friedrich Burschell, « Vom Charakter und der Seele », *Die Weißen Blätter*, no 2, 1915, p. 23-29, et Paul Kornfeld, « Der beseelte und der psychologische Mensch. Kunst, Theater und Anderes », *Das junge Deutschland*, vol. 1, no 1, 1918, p. 1-13.

<sup>38</sup> Rathenau distingue déjà lui-même l'âme de l'intellect : « Le but est le triomphe de l'intellect. [...] Mais l'âme ne veut rien. Elle porte en elle l'effort et l'accomplissement, la dissonance et la dissolution. Son essence est libre de tout but et, au sens du monde des apparences, elle n'en a pas. » (Walther Rathenau, *Zur Mechanik des Geistes*, *op. cit.*, p. 38).

<sup>39</sup> « Si, au cours de son ascension, l'âme a appris à contempler le monde des apparences, les ailes déployées, et à y penser joyeusement, alors son regard se distancie de l'être coloré, et sa propre force l'élève et la fait renoncer au monde, vers cette lumière dans laquelle se confondent l'extérieur et l'intérieur. Les notions de liberté, de but, d'absence, de volonté, ne signifient plus rien : elle devient un pur absolu. » (*Ibid.*, p. 39).

La littérature mondiale telle que la pense Klabund repose sur la critique culturelle expressionniste. Dans son livre *Europa und Asien [Europe et Asie]*, publié par les éditions de la revue *Die Aktion*, le philosophe expressionniste Theodor Lessing plaide dès 1918 pour une réorientation de la culture occidentale vers l'Asie<sup>41</sup>. Une profonde désillusion à l'égard de la culture européenne sert de toile de fond à l'argumentation de Lessing<sup>42</sup>. La dynamique autodestructrice du nationalisme européen le conduit à régler ses comptes avec les apories de la culture européenne : l'idée de puissance, la technicisation et la réduction de la nature à un simple substrat à maîtriser ne sont pas, dans le diagnostic de Lessing, des effets secondaires, mais apparaissent comme des tendances fondamentales de la culture européenne, menées à leur dernier terme lors de la Première Guerre mondiale. Dans ce contexte d'un profond scepticisme européen, Lessing idéalise — sous l'autorité de Schopenhauer<sup>43</sup> — l'Asie, qu'il conçoit comme l'antipode pacifique d'un Occident belliciste. Lessing associe à l'espace culturel oriental des valeurs comme la discipline de soi et le mépris des biens terrestres, par contraste avec la domination et l'avidité matérialiste<sup>44</sup>. La volonté de puissance européenne s'oppose à la délivrance de la volonté asiatique ; à l'Être-hors-de-soi des Européens, qui s'est égaré dans la propriété et les penchants intellectualistes, répond l'Être-en-soi des Asiatiques, qui représente une forme d'existence encore essentielle : « l'Asie repose avec confiance dans son Être, pendant que l'Europe désirera toujours posséder aussi bien le sens que la signification de l'Être, et perd en cela son essence<sup>45</sup> ».

La position prééminente que le concept de littérature mondiale de Klabund accorde à la littérature orientale, son intérêt pour les littératures indienne<sup>46</sup>, chinoise<sup>47</sup> et

---

<sup>40</sup> Klabund, *Geschichte der Weltliteratur*, op. cit., p. 6. C'est précisément dans la question de la religiosité que Klabund découvre l'existence d'une affinité culturelle entre les aires allemandes et russes, ainsi que la mission mondiale imminente dont il charge les deux peuples : « Le futur immédiat de la Terre dépend des deux grands peuples dans lesquels le rêve de Dieu a été le plus intensément rêvé : la Russie et l'Allemagne » (*ibid.*, p. 11). Ces deux pays apparaissent comme des enclaves encore plongées dans un « sommeil » spirituel, d'où peut naître seulement une régénération globale, que Klabund envisage comme une resacralisation. Ce parallélisme culturel et typologique porte l'influence de l'image panslaviste, à la religiosité exacerbée, de la Russie forgée par Rilke : « La Russie n'a de frontières avec aucun pays, ses frontières sont avec Dieu. Cette réflexion d'un jeune poète allemand aurait pu être signée de Dostoïevski : elle décrit de façon tout à fait ramassée cette idée d'un panslavisme mystique, que tous les grands Russes ont prêché jusqu'à l'exclusion et au mépris de toutes les choses de l'Occident. » (*ibid.*, p. 104).

<sup>41</sup> Theodor Lessing, *Europa und Asien*, Berlin-Wilmersdorf : Verlag der Wochenschrift *Die Aktion*, 1918.

<sup>42</sup> « En août 1914, un voile se déchira », écrit Lessing : « derrière le masque de la culture s'est révélée la Bête. La Bête intelligente, capable de tout, sachant tout, souffrant tout, l'Europe. L'Europe, sa chrétienté, sa morale héroïque, son éthique du développement, son progrès et son bonheur, se tiennent désormais nus aux yeux de tous. » (*ibid.*, p. 126).

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>44</sup> « Les images grâce auxquelles l'homme d'Asie se construit et s'élève sont toutes des images de la modération, du dépassement de soi et du mépris résigné de cette terre et de cette vie. Au contraire, l'Européen vénère dans ses modèles la puissance, l'usurpation, la domination absolue de la terre en faveur du bien-être de l'humanité. Ici se joue la volonté de puissance, là-bas la volonté de rédemption. » (*Ibid.*, p. 45).

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>46</sup> Klabund, *Geschichte der Weltliteratur*, op. cit., p. 8-11.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 14-18.

japonaise<sup>48</sup> sont explicitement redevables à la philosophie de la culture de Theodor Lessing. À la suite de Lessing, Klabund renvoie la dichotomie entre Est et Ouest à la polarité universelle de deux types anthropologiques contraires, dans laquelle la relation que l'Orient entretient au monde est définie sur un mode mystique et magique, quand celle de l'Occident est caractérisée par sa nature rationaliste et utilitariste :

La pensée orientale, telle que Lao-Tseu la conçoit, est une pensée mystique, magique, une pensée en soi. La pensée occidentale est une pensée rationaliste et empirique, une pensée pour soi, une pensée du but. L'homme oriental demeure en soi et ne trouve son sens qu'en lui-même. Son monde est un monde intérieur. L'homme occidental est « hors de lui ». Son monde est le monde extérieur. L'homme oriental crée le monde, l'occidental le définit. L'occidental est le scientifique, l'oriental est le sage, le lucide, le saint, l'essentiel<sup>49</sup>.

À travers la formulation d'une pensée orientaliste, Klabund cherche plus largement à expier le traumatisme historique de la défaite allemande et du traité de Versailles. Le concept de résistance passive, forgé par Gandhi, est présenté de manière explicite comme l'unique voie pouvant permettre à l'Allemagne de se libérer des « chaînes de l'Entente<sup>50</sup> » ; tout aussi centrale est la revalorisation du taoïsme<sup>51</sup>, auquel Klabund a consacré diverses traductions au début des années 1920<sup>52</sup>, et dont il recommande l'état d'esprit à sa nation humiliée. Dès 1919, Klabund avait enjoint ses compatriotes<sup>53</sup> à accepter intimement leur culpabilité à l'égard de la guerre et à supporter les sanctions imposées à l'Allemagne par les puissances victorieuses. De l'Allemand aurait dû advenir le « Chinois de l'Europe<sup>54</sup> ». Conformément au dicton du *Tao-Te king*, « le plus tendre en ce monde domine ce

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 18-20.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>50</sup> « Tagore, comme le reste des poètes indiens actuels, désire la liberté sociale et politique de son peuple. Cependant, la différence entre leur manière de se révolter, et la manière européenne, réside en même temps dans la différence entre l'âme orientale et l'âme occidentale. Les Indiens créent en eux-mêmes un ordre du monde et sa représentation, les Européens créent cela en-dehors d'eux-mêmes. [...] Il [Gandhi] organisa le boycott contre l'administration anglaise en 1905. Aujourd'hui, il prononce les seules paroles capables de reconforter l'Allemagne empêtrée dans les chaînes de l'Entente, et de la remettre sur le chemin qui, seul, conduit à la paix véritable. "Nous devons mener notre combat avec des armes pures, affronter le mal à l'aide du bien, le mensonge à l'aide de la vérité. Nous devons opposer la mesquinerie et l'ouverture, la violence et la patience." Gandi [*sic*] recherche cela non pas parce que l'Inde est faible, mais parce qu'elle est forte. » (*Ibid.*, p. 11).

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>52</sup> Klabund, *Tao — Eine Auswahl aus den Spuren des Lao Tse*, traduit par Klabund, avec une courte préface de Hermann Hesse, *Vivos voco*, 1919, p. 53-56. Laotse, *Mensch werde wesentlich! Sprüche*, traduit par Klabund (avec une couverture de Helmuth Körber), Berlin-Zehlendorf : Fritz Heyder, 1921. Wang-Siang, *Das Buch der irdischen Mühe und des himmlischen Lohnen*, Übertragung von Klabund, Hannover : Paul Steegemann Verlag, 1921.

<sup>53</sup> « Regarde seulement en toi-même ! Ne lorgne pas vers l'extérieur ! (Cela viendrait également contredire l'esprit saint du Tao, d'après lequel tu devras prochainement vivre et penser : alors tu deviendras le Chinois de l'Europe.) [...] Peut-être que Toi, Allemand, tu émergeras finalement vainqueur, si tu atteins la dernière des sagesse. *Celui qui a le cœur brave sera le vainqueur final. Le cœur tendre domine le pouvoir le plus dur.* » Klabund, « Hör' es Deutscher ! », *Der Revolutionär*, no 1, 1919, p. 2.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 2.

qui est, en ce monde, le plus dur<sup>55</sup> », l'Allemagne vaincue aurait dû à la fin se révéler victorieuse sur le plan moral : « Le tendre cœur domine le pouvoir le plus dur<sup>56</sup>. »

L'histoire de la littérature mondiale de Klabund [est également] imprégnée de la poétique des avant-gardes. Presque tous les auteurs et autrices ayant connu une réception expressionniste y sont représentés — en premier lieu August Strindberg, célébré par un hymne<sup>57</sup>. Néanmoins, le modèle de la « littérature mondiale » vu par Klabund [...] laisse transparaître une préoccupation littéraire nationale. Klabund ne dissimule pas seulement son irritation contre la rhétorique européenne gallocentrée de Pierre-Jean Jouve et de Marcel Martinet<sup>58</sup> : il impute à la culture française une incompréhension profonde de l'expressionnisme<sup>59</sup> et transforme tout

---

<sup>55</sup> N.d.T. : pour la traduction, voir Lao Tseu, *Tao-te king. Livre de la Voie et de la Vertu*, traduction et commentaire par Marcel Conche, Paris : PUF, coll. « Perspectives critiques », 2003, p. 242.

<sup>56</sup> Klabund, « Hör' es Deutscher! », *art. cit.*, p. 3. À la manière de Samson, dont l'aveuglement fit naître en lui des forces exceptionnelles, l'Allemagne, selon Klabund, « brisera les colonnes de la maison des esclaves et les enterrera sous les ruines de son orgueil et de sa honte » (*ibid.*, p. 2). Voir Joachim Grage, « Heroismus der Entsagung. Klabunds chinesische Erzählung *Der letzte Kaiser* und das Ende des deutschen Kaiserreichs », dans Achim Aurnhammer et Chen Zhuangying (dir.), *Deutsch-chinesische Helden und Anti-Helden : Strategien der Heroisierung und Deheroisierung in interkultureller Perspektive*, Baden-Baden : Ergon, 2020, p. 115.

<sup>57</sup> Klabund, *Geschichte der Weltliteratur*, *op. cit.*, p. 92. « August Strindberg (1849-1912) réveille brutalement les dormeurs de leur rêve. Ça brûle ! Ça brûle ! crie-t-il. Je brûle ! Je brûle ! Il brûle comme l'un de ces premiers chrétiens dans le jardin de Néron : une torche vivante. Sa conscience est comme un sismographe : elle enregistre les secousses les plus discrètes. Il ne souffre pas que de lui-même : il souffre de l'humanité, de Dieu, du diable, de la femme, du protoplasme, de la cellule originelle. Il a représenté comme personne d'autre l'angoisse de la vie commune, le devoir de la vie commune entre homme et femme, la tragédie du petit détail et des petites choses (*La Danse de mort*). Comme des prisonniers enchaînés l'un à l'autre, ils avancent à travers la vie (*L'Avent, La Sonate des spectres*). Tous les hommes sont des fantômes, à part quand, momentanément, un homme véritable s'épanouit à la manière d'une fleur, pour expirer ensuite dans l'air suffocant. Tous portent une sombre culpabilité qui se transmet à autrui ou qui s'hérite comme une maladie : l'avarice, la méchanceté, la soif de pouvoir (les vieux dans *La Sonate des spectres*), la sensualité (*Mademoiselle Julie*). Il prend finalement la route vers Damas : le sceptique réapprend à croire. Il écrit *Inferno*. Son œuvre la plus accomplie est *Le Songe*, dans lequel la fille d'Indra descend pour rêver — et supporter — la vie douloureuse d'une femme : le plus beau des innombrables songes de la littérature mondiale. »

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 67. « Pierre-Jean Jouve chante comme Jules Romains une chanson pour l'Europe. "Je veux chanter pour l'Europe, espérer pour l'Europe". Marcel Martinet écrit : "Ô vous, poètes de l'Allemagne ! Frères inconnus !" Duhamel conclue les confessions d'un employé de bureau à minuit, avec ce cri empli de doutes : Que dois-je faire ? L'Europe entière renvoie son écho à ce cri demeuré sans réponse. Cela ne sert à rien d'écrire sur l'Europe, sur la fraternité, sur l'humanité ! Que chacun commence en soi-même, que l'employé de bureau ne blâme pas le monde, mais lui-même. J'aimerais donner le même conseil aux généraux allemands qui, dans des livres épais, vont vendre au porte-à-porte leur innocence, à la manière de demoiselles hors d'âge, et qui chargent tout sur le dos du peuple, pauvre mulet à côté duquel ils avancent en sifflant. Jouve et Martinet nous apostrophent comme des frères, mais les quakers et les étudiants américains qui, comme je l'ai lu à Innsbruck sur le tableau de l'Université, distribuent chaque jour 750 repas à des étudiants pauvres, "en signe de leur sentiment fraternel" (tel que cela était écrit), ce sont eux qui agissent avec fraternité. Vous, Martinet et Jouve : vous ne produisez que de jolis mots, mots, mots. » Klabund sauve néanmoins le roman à thèse pacifiste de Paul Reboux, *Les Drapeaux* (1921), qui chercherait selon lui à sauver le lien fraternel entre l'Allemagne et la France (*ibid.*).

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 55. « Le Français ne connaît qu'une seule langue, que chacun parle, dont les règles sont cérémonielles et dont le développement est arrêté. Une forte tradition formelle doit agir au sein d'une telle langue. En Allemagne au contraire, il n'y a qu'une tradition spirituelle : c'est l'esprit de la mystique, l'esprit des chansons populaires allemandes, l'esprit du Romantisme, qui hante également le soi-disant expressionnisme. La France ne connaît pas l'expressionnisme. L'esprit de sa langue ne le lui permet pas. Les jeunes gazouillent comme leurs aînés, et seuls quelques-uns des plus jeunes, venus de l'étranger (le Polonais Guillaume Apollinaire et le Roumain Tristan Tzara) conduisent les danses de Dada au rythme du jazz. » (*Ibid.*, p. 5). Voir aussi : « La profondeur du Romantisme allemand est étrangère au Romantisme français. Le Romantisme allemand est une source profonde, le Romantisme français, une eau calme et plate — mais tous deux sont illuminés par les rayons du même soleil. » (*Ibid.*, p. 61).

simplement Romain Rolland, Henri Barbusse, Paul Claudel et Francis Jammes en « Français allemands » :

Romain Rolland, celui-ci qui a écrit le roman du musicien allemand *Jean-Christophe*, Henri Barbusse, avec son roman des tranchées *Le Feu*, Paul Claudel, Francis Jammes : voilà réellement des Français allemands. Tout comme Charles de Coster, dont l'héritage flamand s'écrit en français, leur français est tout imprégné d'esprit germanique<sup>60</sup>.

Pendant que tous les autres poètes nationaux — parmi lesquels on ne compte aucun Français — demeurent empêtrés dans leurs particularismes esthétiques et génériques, Goethe parvient à s'imposer grâce à sa monumentale *persona* et à transcender, d'une façon toute vitaliste, l'intégralité de la sphère esthétique :

Shakespeare est le génie du drame, comme Li Bai est celui de la poésie lyrique, Dostoïevski celui du roman, Homère celui de l'épopée, Dante celui de l'allégorie. Cependant un Allemand les dépasse tous : Goethe, dont la vie elle-même fut l'œuvre poétique la plus accomplie qui ait jamais été vécue<sup>61</sup>.

On remarque ainsi que le bilan des références expressionnistes au concept goethéen de littérature mondiale reflète une ambivalence fondamentale. D'un côté, elles témoignent d'un effort pour renouer les fils détruits du dialogisme avant-gardiste et pour actualiser le concept de Goethe dans un sens pacifiste. De l'autre, elles documentent implicitement le rôle toujours dominant des discours nationaux, qui, même après la guerre, ont continué à teinter de nationalisme le concept transnational d'avant-garde.

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 66 Voir aussi : « Jammes, Barbusse et Rolland ont trouvé en Allemagne des lecteurs plus enthousiastes qu'en France, où ils sont à peine considérés comme des Français... » (*Ibid.*, p. 67).

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 73.

## PLAN

---

- « Littérature mondiale » et « poésie mondiale »
- Littérature mondiale et poésie mondiale pendant la Grande Guerre
- Le concept de littérature mondiale dans l'expressionnisme tardif : Geschichte der Weltliteratur (1922) de Klabund

## AUTEURS

---

Mario Zanucchi

[Voir ses autres contributions](#)

Hannah Rindzunski

[Voir ses autres contributions](#)

Sorbonne Université — [hannahrindzunski@gmail.com](mailto:hannahrindzunski@gmail.com)